



Maman Colonelle

Vidéo numérique

[Dieudo Hamadi \(Réalisateur\)](#)



La Colonelle Honorine Munyole travaille au sein de la police congolaise où elle est chargée de la protection des enfants et de la lutte contre les violences sexuelles. À travers le portrait de cette femme d'un courage et d'une ténacité hors du commun qui lutte pour que justice soit faite, le film aborde la question des violences faites aux femmes et aux enfants en République démocratique du Congo, de Bukavu à Kisangani. Si l'empathie est grande avec Honorine, on se prend à la plaindre autant qu'à l'admirer. Car le film ne cherche pas à raconter une belle histoire édifiante, il montre les difficultés quotidiennes que doit affronter une femme officier de police, chargée d'encadrer une équipe de policiers plutôt "amateurs", auxquels elle tente d'inculquer une règle quasi militaire bien éloignée de leurs habitudes. Manque de moyens et pauvreté endémique, le chemin est encore long pour la Colonelle Honorine, seule maîtresse à bord d'un bateau qui est bien prêt de sombrer. mais qui surnage encore, on ne sait par quel miracle.

Langue

français ; OTHR

Sujets

- [Enfants maltraités - Afrique](#)
- [Police - Congo \(République démocratique\)](#)
- [Policiers](#)

[Plus d'informations...](#)



Chronique d'un été

Vidéo numérique

[Edgar Morin \(Réalisateur\)](#) | [Jean Rouch \(Réalisateur\)](#)



Film pionnier du cinéma-vérité, baptisé cinéma direct outre-Atlantique, "Chronique d'un été" a été réalisé en 1960 par le sociologue Edgar Morin et le cinéaste Jean Rouch, grâce à une innovation technique majeure: le son synchrone. On utilise un magnétophone Nagra, couplé à une caméra 16mm légère, proche de celles que Rouch a utilisées dans les années 1950 en Afrique pour tourner des courts métrages ethnographiques post-synchronisés et surtout le long métrage fétiche de la Nouvelle vague "Moi, un noir", qui décrit le quotidien de jeunes Nigériens partis chercher du travail à Treichville (Côte d'Ivoire). Le projet et l'esprit de "Chronique" sont assez proches de ce dernier film, à cela près que le son est maintenant pris sur le vif et que les deux auteurs ont choisi d'enquêter sur la vie quotidienne des Parisiens. Mais "Chronique", derrière sa spontanéité, est un film-manifeste qui emprunte beaucoup à la pensée du sociologue. Depuis plusieurs années déjà, Morin s'intéresse au cinéma et à son importance dans le champ des sciences sociales. Il a publié plusieurs ouvrages et s'explique dans un article intitulé «Pour un nouveau cinéma-vérité» (France-Observateur n°506, 14 janvier 1960), il y pose les bases des principes qui vont inspirer le projet de "Chronique", en se référant au concept de "Kino-Pravda" théorisé par le grand ancêtre russe Dziga Vertov. Le cinéma, pour lui, c'est d'utiliser une caméra pour rapprocher les hommes et pour rapprocher le filmeur du filmé : "La recherche du nouveau cinéma-vérité est du même coup celle d'un cinéma de la fraternité". Celles et ceux qui sont filmés se servent de la caméra pour exprimer leur "vérité profonde". La question centrale du film, le bonheur, est sensiblement marquée par le contexte politique anxyogène de la guerre d'Algérie, qui a de fortes répercussions sur le territoire national. Les deux réalisateurs ont plus particulièrement cherché à mesurer la résistance de la jeunesse d'une grande ville, étudiants, artistes, employés et ouvriers mêlés, à un climat national et international plutôt morose. Sans savoir, et cela rend le film d'autant plus passionnant, que l'Europe de l'ouest est à l'aube d'un renouveau culturel de grande ampleur, dans le cinéma, la musique, la mode..., impulsé par cette jeunesse des années 1960. Parmi ces jeunes gens, on découvre avec curiosité des personnalités encore inconnues alors, Régis Debray et Marceline Loidan, compagne du réalisateur néerlandais Joris Ivens et réalisatrice elle-même.

Langue

français

Sujets

- [Cinéma direct](#)
- [Jeunes en milieu urbain](#)
- [Sociologie urbaine](#)

[Plus d'informations...](#)



L'Hypothèse du Mokélé-Mbembé

Vidéo numérique

[Marie Voignier \(Réalisateur\)](#)



C'est dans la jungle et sur les berges boueuses des rivières du Sud-est du Cameroun que nous entraîne la réalisatrice Marie Voignier sur les traces d'un animal mystérieux inconnu des zoologues : le mokélé-mbembé. Un homme, Michel Ballot, anciennement juriste à Nice, a depuis plus de sept ans tourné le dos à son métier pour devenir explorateur, concentrant toute son énergie sur cette étrange et terrifiante bête que les croyances populaires décrivent comme un rhinocéros à queue de crocodile et à tête de serpent. La réalisatrice accompagne Michel Ballot lors d'une de ses expéditions. Habité par sa recherche, il arpente sans relâche des terres inhospitalières, lieux d'élection de l'animal et recueille auprès de ses seuls informateurs Pygmées des témoignages (parfois contradictoires) et des croquis qui dressent un portrait robot attendrissant de ce « Nessie » africain. La vie de l'explorateur est désormais tendue vers cet instant furtif à la charge émotionnelle forte où il rencontrera le mokélé-mbembé... "Depuis cette quête obsessionnelle se dessine alors en négatif les contours d'une Afrique fantomatique, plus imaginaire que réelle, objet de fantasme, espace mental fait de silence, empreint d'un regard colonial discret mais insistant. Du coup la préhistoire n'est plus si ancienne, elle est l'histoire récente, qu'une passion solitaire tente de traquer et à laquelle les Pygmées se jouent de tendre un miroir où leur reflet n'est que la figure vacillante du désir de l'autre." (Nicolas Feodoroff)

Langue

français

Sujets

- [Animaux - Mythologie](#)
- [Croyances populaires - Cameroun](#)
- [Pygmées - Cameroun](#)
- [Relations homme-animal - Cameroun](#)
- [Zoologie](#)

[Plus d'informations...](#)



Espoir-voyage

Vidéo numérique

[Michel K. Zongo \(Réalisateur\)](#)



Comme nombre de jeunes Burkinabés, qui entreprennent le voyage en Côte d'Ivoire pour s'y accomplir, le grand frère du réalisateur a quitté sa famille en 1978 et n'a plus donné signe de vie. Sa famille, se croyant abandonnée, ne voit en lui qu'un égoïste, tandis que la rumeur dit qu'il serait décédé. Michel K. Zongo décide à son tour de faire le voyage sur les traces de ce frère, Joanny, de 17 ans son aîné. Il emporte dans sa caméra un message de la mère d'un cousin, lui aussi disparu. Le voyage se transforme en un véritable parcours initiatique, qui lui révèle tant les mystères de son ethnie que les épouvantables conditions de vie et de travail de ses compatriotes burkinabés dans le pays voisin. Cette opiniâtre, patiente et émouvante quête de l'absent, dont il revient avec des témoignages irréfutables du décès survenu plusieurs années auparavant, lui fait retrouver son cousin, auquel il délivre le message de la mère. Quand il repart vers le Burkina-Faso, il est porteur d'un nouveau message, du fils à la mère, révélant le motif du silence honteux des disparus : «Je me bats, je me bats vraiment. Mais comme je n'ai pas réussi, je ne peux pas le prouver». Partant d'une histoire personnelle et intime, le film prend peu à peu la dimension d'un document original et nuancé sur l'immigration intracontinentale africaine.

Langue

OTHR

Sujets

- [Émigration et immigration - Burkina Faso](#)
- [Émigration et immigration - Côte d'Ivoire](#)
- [Famille](#)
- [Migrations intérieures - Afrique](#)

[Plus d'informations...](#)



Général Idi Amin Dada, autoportrait

Vidéo numérique

[Barbet Schroeder \(Réalisateur\)](#)



Idi Amin Dada, colosse africain analphabète formé au métiers des armes sous l'administration britannique, joue un rôle de premier plan au moment de l'indépendance de l'Ouganda. Promu général de la jeune armée ougandaise, il met à profit sa notoriété pour fomenter un coup d'État qui le porte au pouvoir le 25 janvier 1971. Rapidement, il organise une répression sanglante contre ses opposants politiques et s'auto-intronise président à vie. En France, le producteur Jean-Pierre Rassam (Mara films) propose à Barbet Schroeder de lui confier le tournage d'un film, prévu au départ pour la télévision, sur un chef d'État de son choix. Le cinéaste suisse s'intéresse de près à Amin Dada et, après s'être documenté sur son personnage, grâce notamment à la presse anglo-saxonne, part peu de temps après pour Kempala où il se met à disposition du monarque et l'encourage à mettre en scène sa vie dans la sphère privée comme dans la sphère publique. Au terme de trois semaines de tournage, plus de sept heures de rushes et six mois de montage, "Général Idi Amin Dada, autoportrait" sort finalement en salle à Paris et connaît un important succès public. Dans la foulée du film, Schroeder s'intéresse à d'autres personnalités sulfureuses, dans la perspective de réaliser une "trilogie du mal". Si son projet sur des ex-Khmers rouges est abandonné faute de financement, celui sur Jacques Vergès, "L'Avocat de la terreur", voit le jour en 2007. Plus récemment, Barbet Schroeder a réactualisé son projet de 1974 avec un portrait du moine bouddhiste extrémiste Ashin Wirathu, "Le Vénérable W" (2017).

Langue

français

Sujets

- [Amin Dada - Idi - 1925?-2003](#)
- [Dictateurs - Afrique](#)
- [Histoire](#)

[Plus d'informations...](#)



Les Maîtres fous

Vidéo numérique

[Jean Rouch \(Réalisateur\)](#)



Ce film fondamental de l'histoire du documentaire apporte un regard « sans concession ni dissimulation » sur les pratiques rituelles des Haukas au Ghana. Produit par le comité du film ethnographique, le Musée de l'homme et le CNRS, «Les Maîtres fous» inaugure une nouvelle approche du cinéma. Le film obtient le prix du film ethnographique à la Biennale de Venise en 1957 et ne cessera d'influencer les faiseurs d'images. Le titre est une traduction littérale du nom de la secte, hauka (ou haouka) signifiant « maître de la folie ». Celle-ci, composée de Nigériens venus de la brousse, effectue sa procession annuelle dans le secteur d'Accra, grande ville où la jeunesse vient offrir la force de ses bras. Jean Rouch présente d'abord une galerie de portraits d'hommes en action : les gold mine boys descendent à la mine, les dockers travaillent sur le port, les waterworkers creusent des canalisations d'eau... Puis, sa caméra plonge dans le domaine de l'inconnu. Elle donne à voir et à vivre une expérience de danse de possession, d'habitude fermée aux regards du non-initié. Le travail d'enquête ouvre un dialogue entre les communautés. Ces danses fascinent, paraissent d'abord ubuesques, puis cruelles ; intervient alors le commentaire grâce auquel les rôles de chacun basculent jusqu'à s'invertir. Car la force du film est de constituer un aller-retour entre l'Afrique et l'Europe. La religion hauka invente un détournement de la culture coloniale française et britannique. Tous les symboles du pouvoir sont confisqués : fusils en bois, drapeau de l'Union Jack doté de couleurs flamboyantes, palais du gouverneur en toile, casque couvert de coquilles d'œuf et non de plumes. Les Haukas ont pour singularité de ne pas être des Dieux venus de la nature. Issus de la ville et de la technique, autrement dit de l'Occident, ils provoquent souffrances et névroses et il faut les apaiser. À cet effet, la parodie rituelle des coutumes militaires tour à tour dénonce et ridiculise. Le rite de purification nous paraît bien étrange, voire barbare et fantastique. Et pourtant, si la méthode des Haukas était un «remède que nous ne connaissons pas encore» ? Une façon de singer le système pour y trouver sa place ? En passant par un paroxysme de la crise, les Haukas offrent à la fin du film le visage souriant de la santé mentale. C'est donc ici l'Afrique qui est source d'enseignement pour les Européens, car dans cette histoire, il est bien difficile de distinguer le fou du maître.

Langue

français

Sujets

- [Hauka \(secte\) - Niger](#)
- [Rites et cérémonies - Afrique](#)
- [Sectes - Afrique](#)
- [Songhaï \(peuple d'Afrique\) - Niger](#)

[Plus d'informations...](#)



Le Dictateur bienveillant

Vidéo numérique

[Bernhard Braunstein \(Réalisateur\)](#) | [Martin Hasenöhrl \(Réalisateur\)](#) | [Albert Lichtblau \(Réalisateur\)](#)



Ancien fonctionnaire colonial britannique, Norbert Abeles vit au Malawi, entouré de sa femme et de ses douze employés de maison. Sa vie, qu'il raconte tranquillement au fil des entretiens filmés dans sa maison, est un roman, que l'on pourrait qualifier de noir. Jeune garçon battu dans la Vienne nazifiée de 1938, il parvient à s'enfuir grâce au système du Kindertransport, mis en place par la Grande-Bretagne pour accueillir massivement les enfants juifs réfugiés. Les parents n'étant pas autorisés à émigrer, il abandonne sa mère à un destin qu'il sait funeste. Poussé par une volonté féroce, il part en Afrique dans les années 1950 et trace son chemin au gré des opportunités, tantôt au service de l'Unesco, tantôt d'un dictateur africain. Il sert sans états d'âme ceux qui le servent. Bénéficiaire d'une multitude de petites pensions et parvenu à l'âge de 90 ans, il a choisi de finir sa vie en Afrique, dans un cadre douillet où il règne en quasi-monarque sur une cour africaine peu attachée à sa personne, mais tributaire de son bon vouloir.

Langue

allemand

Sujets

- [Autrichiens - Afrique](#)
- [Colonialisme \(idée politique\) - Afrique](#)
- [Conditions sociales - Malawi](#)
- [Relations interethniques](#)
- [Travailleurs pauvres](#)

[Plus d'informations...](#)



La Goumbé des jeunes noceurs

Vidéo numérique

[Jean Rouch \(Réalisateur\)](#)



Après la Guerre, Jean Rouch, ingénieur des ponts et chaussées et ethnologue, apporte une petite caméra lors d'un voyage sur le fleuve Niger pour filmer la richesse et la poésie de ce qui s'appelait alors l'Afrique occidentale française. Il quitte bientôt le fleuve, les falaises et la brousse dans le but d'enquêter sur les migrations des peuples d'Afrique de l'Ouest. L'Afrique connaît à cette époque une véritable explosion urbanistique. L'accès à la modernité bouleverse les habitudes dans les villes, dont les habitants ne connaissaient pas pour certains l'existence du macadam. Quelques années plus tard, après son film de fiction "Moi un noir" (1958), Jean Rouch pose sa caméra dans le quartier animé de Treichville, à Abidjan. Il filme cette fois une place publique où ont été convoqués les membres de l'association "La goumbé des jeunes noceurs". Les personnes présentes sont parties des campagnes pour tenter leur chance à la capitale. Comme Rouch l'a déjà montré dix ans auparavant, dans "Les Maîtres fous", la transition n'est pas facile du village à la grande ville. Heureusement, des fraternités, les goumbés, maintiennent des liens solidaires entre les nouveaux arrivants et les aident à trouver un travail. Le secrétaire général présente les membres du bureau, occupant tous des fonctions très diverses : chef de valets dans un grand hôtel, écrivain public, chef docker, blanchisseur,... Au fil des articles statutaires, sont égrenées les autres missions de l'association, jusqu'à la présentation des "tapeurs, chanteurs et danseurs". Les artistes quittent l'usine ou la vie domestique pour s'entraîner régulièrement à de nouveaux pas de danse et inventer de nouvelles chansons. Ce sont ces événements spectaculaires qui suscitent l'intérêt de l'ethnologue, car les artistes sont d'une énergie et d'une vivacité extraordinaires. Chaque samedi et dimanche soir, la Grande Réunion fait battre les cœurs des nouveaux habitants d'Abidjan. On comprend alors que les noceurs, au-delà de leur âge et du contexte urbain, n'oublient pas leur passé et cherchent à rester unis. Jean Rouch documente l'allégresse festive, rythmée et communicative. Sa caméra filme la pulsation de la vie nocturne. La ville est comme réveillée par les battements ancestraux des tambours des villages. On porte des costumes et des robes modernes: les traditions dans la joie et le jeu sont vivantes, au-delà des religions, des ethnies et des frontières.

Langue

français

Sujets

- [Entraide](#)
- [Exode rural](#)
- [Spectacles et divertissements](#)

[Plus d'informations...](#)



La Mort du Dieu Serpent

Vidéo numérique

[Damien Froidevaux \(Réalisateur\)](#)



Koumba, jeune Sénégalaise en colère, est expulsée de France. Comme ça. Pas vraiment comme ça en fait, car la brutalité de l'événement est la conséquence d'une situation et d'une action. La situation est celle d'une descendante d'une famille immigrée vivant légalement en France, peu au courant des lois régissant sa présence sur le territoire français, peu au courant de ses droits. À sa majorité, elle ne fait pas les démarches lui permettant d'acquérir la nationalité française. L'action est celle d'une jeune femme turbulente, qui un jour se fait rattraper par la justice, pour une altercation de trop. Du jour au lendemain, elle se retrouve dans le village de ses ancêtres au Sénégal. Damien Froidevaux, après un court métrage traitant déjà des ennuis judiciaires des jeunes immigrés, est en 2008 à la recherche d'une personne ayant le profil de Koumba pour un projet de long métrage. Pour de bonnes ou de mauvaises raisons, Koumba et Damien se rencontrent au Sénégal et s'entendent : le tournage commence et il va se poursuivre pendant plusieurs années au rythme des visites de Damien en Afrique. Par la magie du cinéma, au-delà des moments de doute et de difficultés qui mettent régulièrement en danger le fragile projet, les spectateurs que nous sommes assistent à une envoutante métamorphose, une mue qui s'opère dans la douleur. La jeune Koumba commence par rejeter l'Afrique de toutes ses forces, elle invective, elle crache son venin et son mépris, elle veut rentrer chez elle, à Paris. Le temps passant, elle donne naissance à deux enfants, un fils et une fille qui meurt mystérieusement. Elle s'acclime à son environnement, s'habille élégamment de couleurs chatoyantes, elle devient belle, elle pense à l'avenir. La relation avec Damien est toujours "polluée" par la quête des papiers, mais le désir de rentrer baisse petit à petit d'intensité. Le mirage de Paris se dissipant et l'envie de vivre gagnant du terrain, c'est Dakar qui devient le nouveau but, Dakar et le jeune Ladj, son enfant qui grandit. Au-delà du sujet et de ses implications politiques et sociales, le film est avant tout un magistral portrait de femme en devenir.

Langue

français ; OTHR

Sujets

- [Exil](#)
- [Expulsion des étrangers](#)
- [Femmes](#)
- [Jeunes immigrés](#)
- [Sénégalais - Paris \(France\)](#)

[Plus d'informations...](#)



Pas d'or pour Kalsaka

Vidéo numérique

[Michel K. Zongo \(Réalisateur\)](#)



Dans la partie nord du Burkina-Faso, l'un des pays les plus pauvres d'Afrique et du monde, le village de Kalsaka est assis sur un trésor. Les anciens l'avaient dit depuis longtemps, la colline qui domine le village est une montagne d'or. Cela n'a pas empêché les paysans de poursuivre leurs activités traditionnelles, comme si de rien n'était et de travailler durement dans les champs, l'agriculture et l'élevage étant leurs principales sources de revenu. Lorsqu'un blanc est venu faire de l'observation dans le village, ce jour-là tout le monde a compris que les anciens avaient été clairvoyants. Le gouvernement burkinabè signe alors des contrats d'exploitation avec les sociétés minières occidentales qui s'installent à Kalsaka et dans de nombreux autres villages du pays. La première mine d'or à ciel ouvert est construite en juin 2006 à Kalsaka. C'est un grand espoir pour la population mais l'évaluation des terres ne tient pas toutes ses promesses. La communication gouvernementale, qui annonce la construction d'écoles et l'ouverture du micro-crédit à la population, cache mal la spoliation derrière l'expropriation forcée des terres. En 2013, la mine ferme et laisse derrière elle un désert social et environnemental, l'or s'est envolé et avec l'or, les sociétés étrangères. Les champs sont détruits, l'eau est polluée, la mine est un gigantesque canyon déserté par la faune et la flore. L'indemnisation n'ayant été versée que pendant cinq ans, les femmes font de l'orpaillage pour vivre. Au village, c'est le désespoir et la peur qui dominent, peur de la contamination par l'eau polluée, désespoir d'avoir laissé partir les richesses. Michel K. Zongo, qui fait commenter l'action par un "troubadour" sarcastique, ne se contente pas d'observer et de filmer, il aide les paysans dans leur bataille juridique en prenant à sa charge les frais d'analyse des échantillons d'eau, qui montrent que les taux de fer, nitrate et cyanure sont bien au-delà des normes de qualité définies par l'OMS pour l'eau potable. Contre le pot de fer, le pot de terre a commencé à se mobiliser, c'est la leçon du film qui débute comme un western et se termine dans une ambiance fraternelle.

Langue

français ; OTHR

Sujets

- [Catastrophes écologiques - Afrique](#)
- [Exploitation de l'homme par l'homme](#)
- [Mines d'or - Afrique](#)
- [Réparation \(droit\)](#)
- [Sociétés minières](#)
- [Technique minière](#)

[Plus d'informations...](#)



Entre les frontières

Vidéo numérique

[Avi Mograbi \(Réalisateur\)](#)



Aux portes d'Israël, dans le désert du Néguev, des migrants africains attendent un improbable visa pour la terre promise. Avi Mograbi filme un atelier de théâtre proposé aux migrants internés au camp de Holot. L'atelier a été imaginé et mis en scène par Mograbi, le metteur en scène Chen Alon et des citoyens israéliens, sur le modèle du Théâtre de l'opprimé théorisé par le dramaturge brésilien Augusto Boal. Cette méthode invite chaque participant à mettre en scène son vécu, à travers l'expression des sensations et des souvenirs, pour décoder la réalité, retrouver confiance en soi et inventer des moyens d'action. C'est ainsi que les migrants d'Afrique subsaharienne racontent leur calvaire pour arriver à pied, par l'Égypte, aux frontières de l'État hébreu, seule oasis pour ces hommes qui n'ont pas pu/voulu tenter le grand voyage vers l'Europe. Soudanais, Érythréen, Israélien, chacun joue à tour de rôle l'opprimé et l'opprimeur, le demandeur d'asile, le despote, le soldat. Au fil des scènes, la situation absurde créée par l'impossibilité pour Israël de chasser les migrants (le pays a ratifié la convention de 1951 relative au statut des réfugiés) et son refus viscéral de les laisser entrer, au nom de la nécessité de maintenir coûte que coûte la notion d'État Juif, apparaît de plus en plus insupportable. Principalement braquée sur le vaste hangar désaffecté où a lieu l'atelier théâtral, la caméra en sort parfois pour filmer le camp de rétention et confronter la réalité à la fiction. Dans la « vraie vie », les migrants n'ont pour ligne d'horizon qu'un paysage désertique, entre les clôtures. L'État fait son possible pour les convaincre de repartir de leur plein gré, en les soumettant à des contrôles tatillons quotidiens. Avec l'aide d'activistes israéliens, des actions juridiques sont portées jusqu'à la Cour suprême qui décide, en 2015, de réduire la rétention à 12 mois. En application de la loi, plusieurs centaines de migrants sont relâchés. Supposés libres, ces hommes ont toutefois interdiction de se rendre dans les villes. Nouvelle incarnation du juif errant, ils sont condamnés à rester derrière la clôture ou à reprendre la route en regrettant, ultime coup du sort, les maigres avantages du camp de Holot.

Langue

OTHR

Sujets

- [Désert du Neguev](#)
- [Migrations](#)

[Plus d'informations...](#)



Habiter / Construire

Vidéo numérique

[Clémence Ancelin \(Réalisateur\)](#)



Le film s'ouvre sur une région pastorale du désert tchadien, que fait découvrir à la réalisatrice un éleveur nomade. Pendant que l'image se pose parmi les habitants du campement des nomades, un grondement sourd se rapproche peu à peu. C'est le signe avant-coureur du fracas d'un chantier de BTP que l'on découvre bientôt. Une société française construit là, dans ce paysage lunaire, une large route bitumée. Le cadre change alors pour passer, comme en glissant, du campement aux travailleurs de la route et à leur habitat, tout aussi provisoire mais distribué selon une hiérarchie bien établie: pour les Blancs, des bâtiments en dur, protégeant bien du soleil écrasant ; pour les cadres africains, parfois venus d'autres pays francophones, des containers climatisés ; pour tous les autres, de simples baraquements bricolés. La route attire aussi les populations limitrophes ou lointaines qui s'installent à proximité, dans l'espoir que le chantier leur apportera un peu de prospérité. Attentive à tout et à tous, la réalisatrice donne à voir, tout en douceur, une Afrique embarquée dans le grand chambardement de la mondialisation économique, aux résultats hypothétiques pour les populations autochtones. Un témoin résume bien l'impression ressentie par le spectateur: «Ce chantier ne change rien pour nous, mais il est beau à voir».

Langue

français ; arabe

Sujets

- [Conditions économiques - Tchad](#)
- [Entreprises - Afrique francophone](#)
- [Migrations intérieures - Afrique](#)
- [Moeurs et coutumes - Tchad](#)
- [Mondialisation - Afrique](#)
- [Sociologie du travail - Afrique subsaharienne](#)

[Plus d'informations...](#)



Miniyamba

Vidéo numérique

[Luc Perez \(Réalisateur\)](#)



L'esprit de Miniyamba, Grand Serpent protecteur et tyran des villages décrit par la mythologie soninké d'Afrique de l'Ouest, irrigue l'histoire dessinée que raconte Luc Perez. C'est une histoire très contemporaine, triste car on y parle de mort et joyeuse car la musique de Moussa Diallo et les sons cristallins du n'goni résonnent tout au long du film. Comme les dizaines de milliers de personnes qui chaque jour dans le monde quittent leur terre natale, Abdu, un musicien malien, et le jeune Bakari rencontré en chemin ont décidé de gagner l'Europe. De Bourem (région de Gao) à Aguelhoc, au sud de Tessalit, en plein désert, le convoi brinquebalant des émigrés juchés sur le camion fait route vers la frontière algérienne, puis gagne le Maroc, Tétouan et Bel Younech, paradis des vacanciers devenu l'enfer des migrants, jusqu'à l'enclave espagnole de Ceuta. Ils ont dû abandonner leurs dernières richesses pour payer les passeurs, mais ce sacrifice ne les protège pas des embûches qui se multiplient sur la route : débarquement impromptu du camion lors du passage des frontières, longues marches à pied en plein désert, bivouacs, chaleur torride et froid glacial, lassitude des corps et des esprits et toujours, la dangerosité de la rapacité humaine, l'exploitation, la corruption. Comme dans la vraie vie, seul un très petit nombre réussira à franchir le double grillage barbelé qui sépare le Maroc de l'enclave et à passer en Espagne. Les autres mourront sur place sous les balles de la police ou seront refoulés dans le désert. Amoureux du blues (le film est dédié à Robert Johnson et à Ali Farka Touré), Luc Perez a voulu que la musique traditionnelle malienne sous-tende l'action du film et réchauffe l'image de ses accords envoûtants. Réhaussés et dynamisés par le flux musical, les dessins s'animent de couleurs vives et de textures soyeuses jusqu'à nous faire comprendre de manière explicite, sans jamais nous brusquer, la tragédie que vit une grande partie de l'humanité.

Langue

français

Sujets

- [Émigration et immigration - Afrique](#)
- [Émigration et immigration - Mali](#)
- [Émigration et immigration - Politique publique - Pays de l'Union européenne](#)
- [Immigrés clandestins - Espagne - Ceuta \(Espagne\)](#)

[Plus d'informations...](#)